

silence, tandis que son maître et seigneur, qui a le foie malade, la poursuit de ses récriminations.

Avez-vous lu *le Lys dans la Vallée*, de Balzac ? Il s'y trouve un personnage de mari toujours inquiet, grincheux et ronchonnant qui est la figure la plus curieuse du livre. Comme on conçoit que la femme obligée de vivre en tête-à-tête avec ce fagot d'épines finisse par le prendre en grippe et se jette dans les bras d'un homme qui la console !

La-dessus, les deux sexes ne se doivent rien ! Je suis très frappé de la haine que semblent marquer pour la femme les écrivains des jeunes écoles. Cette misogynie m'étonne et me chagrine. Si ces messieurs employaient à leur faire la cour le temps qu'ils perdent à écrire contre elles de vaines diatribes, ils auraient plus d'agrément — et nous aussi !

FRANCISQUE SARCEY.

LE FEUILLETON

Je ne peux pas vivre sans lui....

(Pipellet)

Le feuilleton, que Dumas le père fit génial, que Ponson du Terrail fit gigantesque et naïf, reste le maître de la situation : ceux-là vivent qui en usent, ou, plutôt, qui savent en user. Il est un procédé spécial, ou plutôt, une série de procédés. Des délicats s'en sont mêlés, qui ont dû râcher la Muse, et tripotouiller leur langue au point de patoiser pour les bonnes femmes sans lettres. Toute phrase trop savante est proscrite. Il faut faire une bouillie, assimilable à tous les intellects, avec l'amour, l'adultére, l'honneur, le vice, le devoir, le crime, et même avec la pyrotechnie et la chimie sociale, puisque les bombes jouèrent quelque rôle, ces temps-ci, dans la chronique et le "fait-divers." Chez Corneille nous assistons au duel de la passion et du devoir, et le devoir l'emporte toujours ; dans le feuilleton, non littéraire, mais populaire, nous devons assister au triomphe du bien, à l'apothéose du gendarme, que la Révolution substitua, ainsi que vous savez, au chevalier protecteur des veuves et des orphelins.

Au fond, cette besogne n'est pas seulement productive : elle est amusante. Quand on a eu le courage de briser définitivement son luth pour ne plus se consacrer qu'au cornet à pistons de la littérature à la ligne, et quand, après avoir eu ce courage, on a la veine d'accaparer un rez-de-chaussée de quotidien, d'y installer tout à fait ses lures, d'y prendre l'air de la maison, et de plaire aux habitués du lieu dont le goût est devenu l'apparente loi de votre esthétique, vous ne vivez plus dans l'aisance banale : vous devenez presque riche.

Naturellement, les heureux qui réussissent dans ce sport sont l'objet de toutes les jalousesies. Je crois qu'ils s'en moquent, et qu'ils passent. On dit d'eux qu'ils font faire leurs lignes par des bacheliers faméliques, et qu'ils font travailler dans les prisons.

On est excessif. Qu'ils aient des collaborateurs, cela se peut. Tous les romanciers qui ont perpétré de longues œuvres ont pris des aides. Celui qui restera le type du créateur vigoureux, et que Michelet appela dans son émerveillement, une des forces de la Nature, Dumas, en eut quelques-uns ; je me rappelle certaine affaire Fiorentino, à laquelle mon père fut mêlé comme avocat et comme conseil, et qui révéla des choses piquantes. Ces collaborateurs n'étaient point des médiocres, certes ; mais peu importe leur talent. Le principe est le même.

Quand le grand Dumas agissait ainsi, pourquoi les princes du feuilleton populaire actuel ne procéderaient-ils pas un tantinet comme celui qui fut, et qui reste, le roi du genre ?

Je connais même un pseudonyme qui couvrit un trio d'auteurs s'attelant à la même machine, s'ingéniant à trouver des trucs inédits, des émotions absolument inattendues. Cela devait avoir cent mille lignes : le traité était signé, virtuel, enregistré. Et ça marchait !

Le bon bourgeois n'a pas idée de ce que doit être une entreprise de cent mille lignes qu'il déguste pendant six mois chaque matin, pour son sol quotidien. C'est pyramidal et herculeen. Faut-il s'étonner que cela soit bien payé ? Voilà des gens qui pourraient faire des lettres, flâner entre deux chroniques, et mener l'agréable vie des poètes aimables à qui l'on reconnaît quelque talent. Ils veulent de l'argent. Ils en gagnent. Ce sont des travailleurs, tout simplement, s'enfermant des semaines entières pour oublier le français qu'ils savent, faire taire le bon sens qu'ils ont, afin de plaire au public qui leur demande des histoires à dormir debout. Que dis-je ? Ils sont plus que laborieux : ils sont héroïques.

Mes trois auteurs ne signaient pas : ils avaient, je vous l'ai dit, un nom à trois, comme la Triplice !

A la fin du deuxième mois, le premier n'en pouvait déjà plus. Le second n'allait guère mieux. Le troisième, robuste, résistait encore ; mais il avait la crampe des écrivains. Le médecin du journal, un excellent homme, conseilla aux deux premiers cinq jours de repos absolu. "N'écrivez plus, ne lisez plus pendant cinq jours. Allez cueillir des morilles à Fontainebleau, ou pêcher des goujons, s'il en est encore, à Poissy. Mais partez ! Votre troisième collaborateur